



SOLDATS DE FRANCE

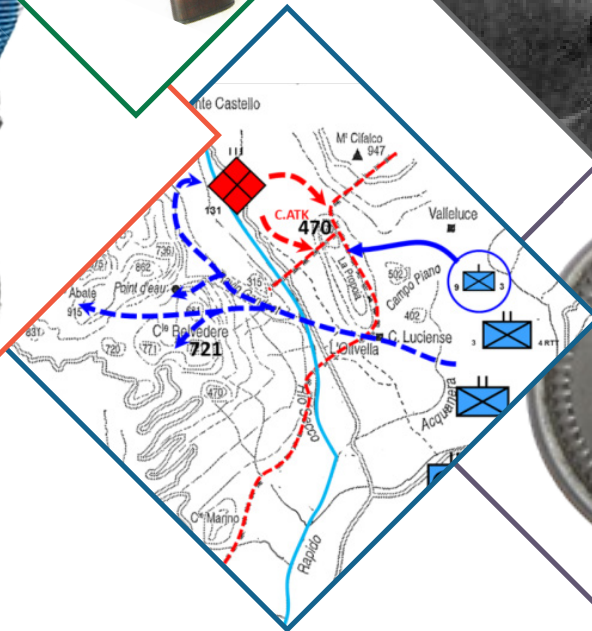
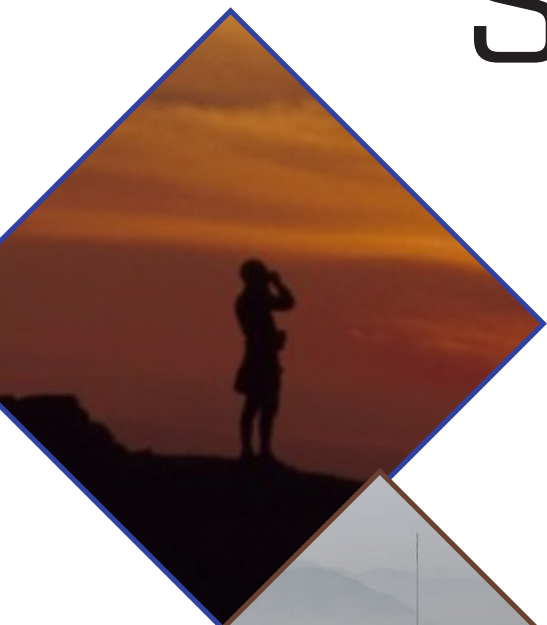
Magazine d'histoire militaire
de l'armée de Terre

OPÉRATION DAGUET

N°2 - MAI 2017

SOMMAIRE

Témoignage Afghanistan.....	3
Opérations : Opération Daguet	4-6
Batailles : Le débarquement de Provence	7-8
Equipements : Le tirailleur de 1944	9-10
Symbolique : Or ou argent ?.....	11-14
Portrait : La charge héroïque du commandant Bossut.....	15-16
Traditions : De la médaille coloniale à la médaille d'outre-mer	17
Tactique : « Le terrain commande ».....	18-19



Directeur de la publication :
GBR Yves de GUIGNÉ

Rédacteur en chef :
LCL Rémy PORTE

Rédacteur en chef adjoint :
LTN [R] Rémi MAZAURIC

Comité de rédaction :
COL Thierry NOULENS,
LCL Vincent ARBARETIER,
LCL Jean BOURCART,
LCL Frédéric JORDAN,
CDT Rémi SCARPA,
CNE Julien MONANGE

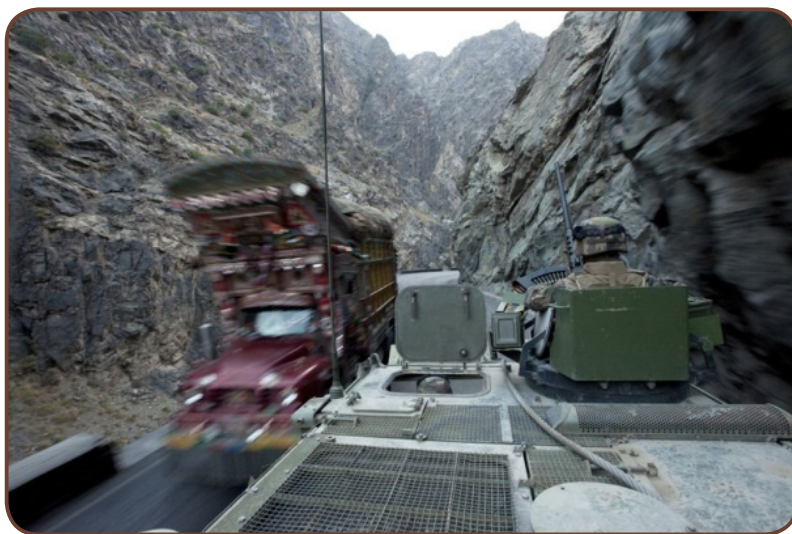
Adresse mail :
emat-histoire.referent.fct@intradef.gouv.fr

En couverture : Oct. - Déc. 1990 - Guerre du Golfe ; empreinte de rangers dans le sable ©Yann Le Jamtel/ECPAD

En partenariat avec l'ECPAD



Afghanistan



© Sébastien Dupont/ECPAD

25 août 2008. Une aventure que je n'oublierai jamais s'est déroulée lors d'une liaison en convoi entre Kaboul et une FOB. Un seul itinéraire pour remplir ce plan de transport, une seule route au milieu des montagnes, bordée de fossés, le lieu idéal pour une embuscade des insurgés. Sur le trajet du retour, mon camion est la cible de trois tirs de roquettes, qui ne tombent qu'à 5 ou 10 mètres...



© J.B. Tabonne/armée de Terre

Le camion était au milieu de la rame, le but à ce moment précis est de dégager la zone au plus vite. Tandis que les circulateurs à bord de leur VAB appuient le convoi avec les mitrailleuses 12.7 mm. et les fantassins avec leur canon de 20 mm., mon but du moment est de rester sur la piste et de ne pas retourner le camion alors que mon équipier répond aux tirs. Tout le convoi se sort sain et sauf de ce péril du 25 août... Heureusement, les camions étaient chargés de palettes d'eau !

Caporal-chef Léoty

Conducteur SPL

3^e escadron, 511^e RT

(Publié dans Daniel Labbé, *Le Train. Histoire & traditions*, éditions La Simarre, 2014)



A voir également :



Un témoignage récemment publié par le LCL Delaître :

Afghanistan 2011-2012, la brigade La Fayette V en Kapisa

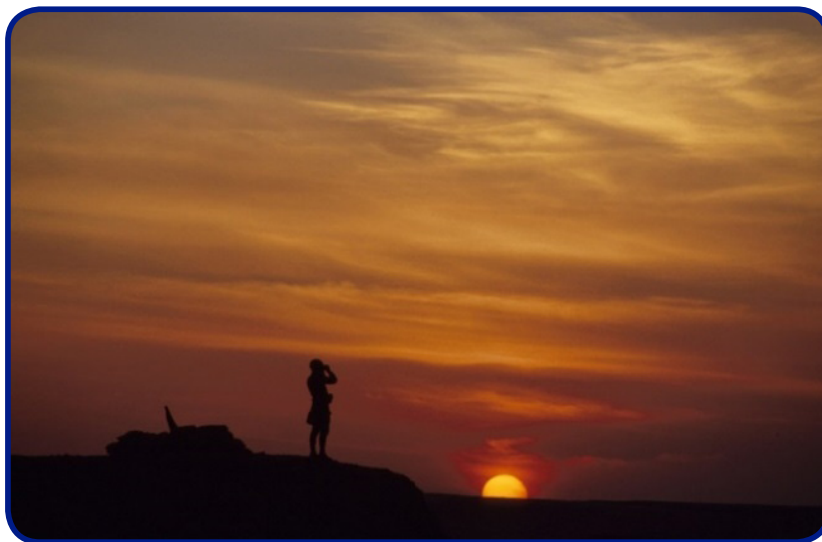
Tempête du désert

Opération Daguet, 1991

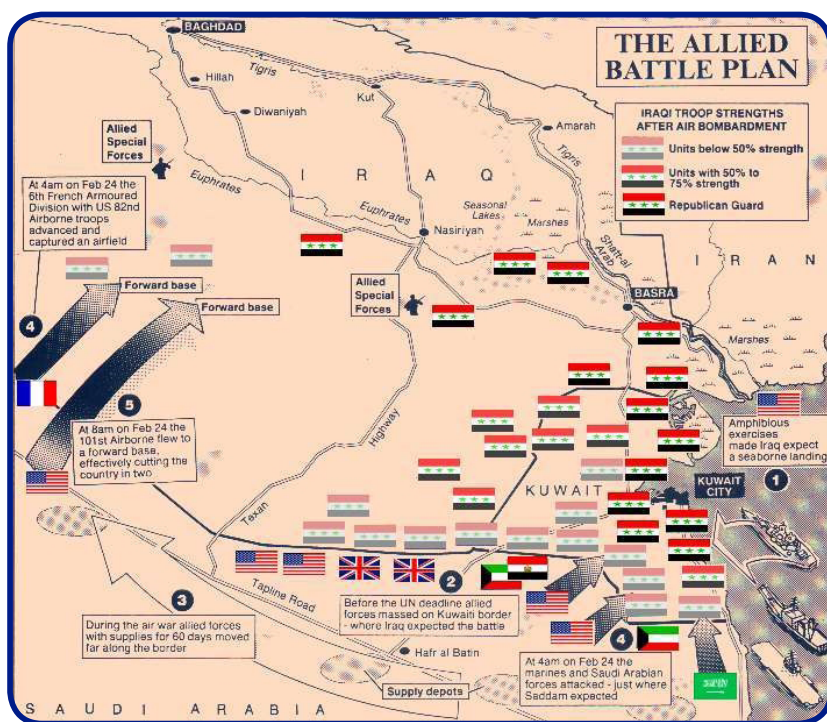
Lorsque, le 2 août 1990, Saddam Hussein envahit le Koweït, la réaction de la communauté internationale est immédiate : le même jour la résolution 660 du Conseil de sécurité des Nations Unies « exige que l'Irak retire immédiatement et inconditionnellement toutes ses forces ».

Pas moins de neuf autres résolutions sont adoptées entre le 6 août et le 29 novembre, marquant un durcissement progressif à l'égard de l'agresseur (en particulier dans le domaine de l'embargo), et la dernière « autorise les Etats membres qui coopèrent avec le gouvernement koweïtien, si au 15 janvier 1991 l'Iraq n'a pas pleinement appliqué les résolutions susmentionnées..., à user de tous les moyens nécessaires pour faire appliquer la résolution 660 ».

Dès lors, le compte à rebours est lancé.



©Michel Riehl/ECPA/ECPAD



La France, qui participe aux mesures politiques, diplomatiques et économiques depuis le début, s'associe aussitôt à la création, autour des Etats-Unis (qui ont lancé dès l'été une grande opération défensive -Desert Shield- de l'Arabie saoudite), d'une force multinationale, qui atteint en janvier 1991 700.000 hommes, dont 540.000 Américains.

Pour renforcer les premiers éléments détachés dans la région (moyens navals, aériens et hélicoptères en particulier déployés à partir du 10 août, et escadron du 1^{er} RHP aux EAU), Paris met progressivement sur pied à partir du mois de septembre 1990 une division légère blindée, d'abord sur la base de la 6^e DLB de Nîmes, puis par prélèvements sur de nombreuses autres unités, de la FAR comme du corps de bataille centre Europe.

Au total, dans le seul domaine des effectifs, plus de trente régiments différents participent à la constitution de la force projetée.



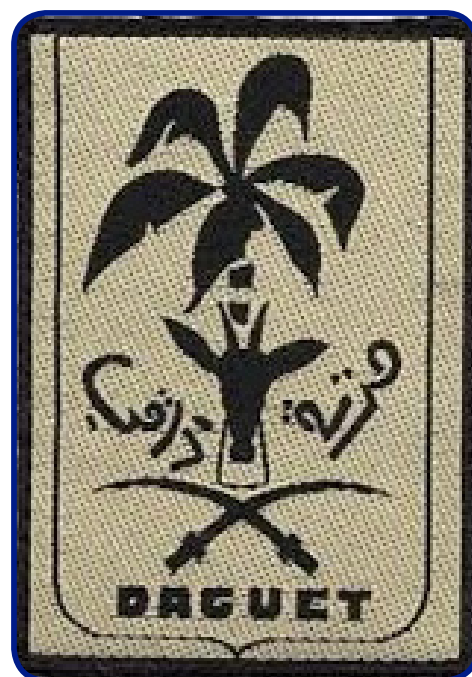
©Yann Le Jamtel/ECPAD

Les opérations aériennes commencent le 17 janvier et prennent la forme d'un large mouvement de faux par la gauche. Le 24 les troupes terrestres passent la frontière saoudienne. Sur l'aile gauche du dispositif allié, les Français sont organisés en deux groupements : à l'Ouest, le 1^{er} Spahis, le 1^{er} REC et le 2^e REI ; à l'est le 4^e Dragons et le 3^e RIMa, avec pour mission générale de remonter vers Al Salman et l'Euphrate. En à peine plus de deux jours, tous les objectifs fixés sont dépassés, les modes d'action étant ceux élaborés pour la Force d'action rapide, qui allient puissance et vitesse. Al Salman et son aéroport sont tenus et la 45^e division irakienne est rayée de l'ordre de bataille (des milliers de prisonniers, une cinquantaine de blindés détruits). Après quatre jours d'offensive, l'opération cesse : les Français sont alors ceux qui ont pénétré le plus vite et le plus loin en territoire irakien.



©Yann Le Jamtel/ECPAD

A l'ouest du dispositif allié, les Français (10.000 hommes + un groupement de soutien de 2.000 hommes) sont aux ordres du XVIII^e corps américain, mais ils ont eux-mêmes le commandement opérationnel d'une brigade parachutiste et d'une brigade d'artillerie américaines (4.300 hommes). Pendant de longues semaines d'attente, les journées sont en grande partie consacrées à parfaire l'instruction, en particulier dans le domaine NBC puisque plane la menace d'une attaque chimique que l'on ne peut minorer.



Au cours des semaines et des mois qui suivent, les forces françaises participent notamment à la dépollution des plages minées de Koweït-City. Au fur et à mesure de leur retour dans l'hexagone, les régiments sont très chaleureusement accueillis dans leurs garnisons respectives : de ce point de vue également, *Daguet* correspond à un changement d'image des armées dans la population.

Au bilan, la projection de quelques 16.000 hommes et de leurs matériels (en particulier plus de 130 hélicoptères et 500 véhicules blindés de différents types) à 7.000 km. de la métropole a certes été possible, mais au prix de nombreuses difficultés qu'il a fallu résoudre en conduite (recomplètement des unités avec du personnel venant de toute l'armée de Terre, nécessité de prélever des équipements dans de nombreux régiments différents, etc.).



Photo AFP



©Yann Le Jamtel/ECPAD

Daguet marque ainsi le début d'un nouveau processus d'adaptation de l'outil militaire français, de réorganisations successives dans les différents domaines (la création du commandement des opérations spéciales – COS– date de 1992), pose la question de la délicate mise en place d'un soutien logistique satisfaisant et finalement de la pérennité du service national. A ces différents titres, l'opération a joué le rôle d'un accélérateur, aussi bien dans la prise de conscience collective des besoins des armées que dans les évolutions doctrinales de la fin du XX^e s. Enfin, parallèle à l'implosion de l'Union soviétique et du Pacte de Varsovie, elle date symboliquement une nouvelle forme d'engagements extérieurs qui, dès lors, vont se multiplier tout au long des années 1990 et 2000.



ecpa d

AGENCE D'IMAGES DE LA DÉFENSE

AGENCE D'IMAGES ACTUALITÉS PRESSE NOUS CONTACTER

#NEWSLETTER

Sujet recherché

FRAN

DANS

LA GUERRE DU GOLFE

La guerre du golfe: opération «Daguet»(1991).

février 8, 2017 - 8:39

le vingt-septième anniversaire du déroulement de l'offensive des forces alliées en Irak, entre le 17 janvier 1991 et le cessez-le-feu du 28 février, est l'occasion d'un retour sur les images réalisées par les opérateurs de l'ECPA, présentées dans un montage vidéo d'une douzaine de minutes. Les références des extraits sont précisées à la fin du dossier documentaire. Ces images animées sont issues d'une sélection de reportages réalisés en partenariat avec la télévision française, grâce à plus de 600 cassettes de rushes ramenées par les reporters de l'ECPA.

Le débarquement de Provence



Après bien des hésitations depuis que le projet a été évoqué à Québec un an auparavant, la décision est enfin prise par les Alliés au début de juillet 1944 de débarquer dans le sud de la France.

Les Britanniques sont en effet hostiles : ils préféreraient poursuivre en Italie du Nord et atteindre le Reich par le Danube.

Les Américains, au contraire, donnent la priorité à la plaine germano-flamande et jugent secondaire l'opération en Provence qui devrait toutefois soulager leurs forces engagées en Normandie, puis leur permettre de disposer du port de Marseille pour alimenter la future bataille vers l'Allemagne.

La controverse entre Britanniques et Américains n'est

pas la seule raison du retard. En effet, si les Alliés disposent d'un tremplin en Corse, il leur faut aussi conquérir les aérodromes des environs de Rome d'où peuvent décoller des avions gros porteurs.

Ce retard n'a pas en fait de graves conséquences militaires, car la planification est dirigée par les Américains et menée par les mêmes officiers alliés d'octobre 1943 au 1^{er} août 1944, lorsque l'opération baptisée initialement *Anvil* -symbolisant la Wehrmacht prise entre le marteau (*Sledgehammer* devenue *Overlord*) au nord et l'enclume (*Anvil*) au sud- prend pour des raisons de sécurité l'appellation de *Dragoon*. Pour les Alliés empêtrés en Normandie, *Anvil-Dragoon* est alors devenue une opération majeure.



Le décalage avec l'opération *Overlord* permet de disposer d'un nombre suffisant de chalands de débarquement, de chars transférés d'Angleterre. Ainsi, la valeur d'une division aéroportée peut être rassemblée au dernier moment grâce à l'arrivée depuis les Etats-Unis de la moitié des troupes, de planeurs et des trois quarts des avions de transport venus d'Angleterre.



Conçu par l'état-major de la 7^e armée commandée par le général Patch, il prévoit une mise à terre entre Cavalaire et Anthéor. Le choix de la zone d'assaut est évident : le littoral à l'ouest de Toulon est trop éloigné des bases de Corse, où sont positionnés les avions d'appui, et les plages de la rade d'Hyères sont à portée des canons de 340 de la presqu'île de Saint-Mandrier.

Trois divisions d'infanterie américaines venant d'Italie doivent débarquer en première vague, axées sur la presqu'île de Saint-Tropez, Sainte-Maxime et Fréjus. La protection de la tête de pont est assurée :

- à l'ouest, par des commandos américains, canadiens et français dans les îles d'Hyères et sur la route côtière au cap Nègre ;
- à l'est, par des marins français sur la corniche et la route de l'Estérel ;
- au nord, par des troupes aéroportées déposées autour du Muy.

© collection 40^e RA

Enfin, les quatre divisions du 2^e corps français mises à terre en deuxième échelon doivent s'emparer de Toulon puis de Marseille, tandis que les Américains progressent vers le nord. La grande nouveauté est la prise en compte par les planificateurs alliés de l'importance des Forces Françaises de l'Intérieur et de l'appui qu'elles peuvent apporter aux troupes débarquées. Celle-ci se manifeste de plusieurs manières : coordination interalliée des services spéciaux à Alger, envoi de nombreuses équipes en France occupée, parachutages d'armes, adaptation à la 7^e armée d'une unité des forces spéciales, engagement d'un détachement spécial français, etc.



© Auclaire/SCA/ECPAD

D'emblée, le PC du corps d'armée allemand à Draguignan est neutralisé le 15 août. Sans réserve, fragilisés par les ponctions opérées au profit du front de Normandie et par la présence de volontaires de l'Est sur la côte, les Allemands n'opposent qu'une résistance sporadique puis battent en retraite vers le nord. Brignoles et Digne sont libérées le 19, Aix le 20, Grenoble le 28, Nice le 30, Lyon est investie le 2 septembre, soit deux mois et demi en avance sur les prévisions. Mais il reste encore les camps retranchés de Toulon et de Marseille dont la réduction est confiée aux Français de l'Armée B. De violents combats s'y déroulent jusqu'au 28 août lorsque les deux garnisons font leur reddition. Longtemps retardé, parfois annulé, le « second débarquement » permet finalement aux soldats, marins et aviateurs français d'entrer de plain-pied dans la bataille de France, d'offrir aux Américains le port dont ils ont besoin et d'obtenir l'évacuation ou la libération de plus de la moitié du territoire national.

Le Tirailleur de 1944



La 9ème division d'infanterie coloniale qui s'empare de l'Ile d'Elbe le 17 juin 1944 est, depuis novembre 1943, entièrement équipée à l'américaine. Contrairement aux unités de la 1ère division française libre, qui présentent un aspect encore hétéroclite, la silhouette des combattants « Africains » de la 9^e DIC est donc très nettement américanisée, même si la capote française de cavalerie modèle 1938 est conservée comme « effet chaud ».

La tenue américaine type 1943 est composée de la veste de combat et du pantalon de type *HerringBone Twill* plus connu sous le nom de HBT, porté rentré dans les guêtres US en toile modèle 1938 protégeant les brodequins réglementaires en cuir retourné. Certaines variantes sont néanmoins adoptées : encore utilisée, la veste US modèle 41, plus simple, ou la chemise française en coton modèle 1935. Sur la manche gauche, un écusson « France » en tissu (de fabrication US) indique la nationalité des combattants.

Certaines photos montrent également des pantalons plus bouffants d'origine « indigène », portés « à la goudier ». L'armement individuel du Tirailleur est constitué du fusil Garand M1 dans sa version « rang » avec sangle cuir et baïonnette. Chaque combattant transporte également une dotation de grenades et éventuellement un poignard de tranchée, un coupe-coupe indigène ou un couteau « de prise ».



© Louis Viguiier/ECPAD/ECPAD

Le casque lourd est le traditionnel US M1 typique de la silhouette du GI de la Libération, parfois recouvert d'un couvre casque en toile kaki de confection artisanale (très répandu dans les troupes d'Afrique). Sur le casque, il n'est pas rare de trouver des marquages personnels tels que le drapeau français ou l'ancre de marine.

Compagnon de route du Tirailleur, ce célèbre couvre-chef peut à l'occasion être utilisé de façon peu orthodoxe :

« *Les Sénégalais mangent. Momo Camara, qui a touché deux boîtes, a vidé ses beans dans son casque, puis il y a rapé son fromage, ses gâteaux, son sucre et ajouté le cacao. Il brasse le tout consciencieusement* », raconte le général Martin.

Le brelage US en toile rencontre un succès pratique et esthétique, avec ses sacoches nombreuses et modulables et son ceinturon-cartouchière modèle 1923 à œillets portant -entre autres- la gourde US en aluminium modèle 1910, la baïonnette courte M1 et la pochette à pansements. Là encore, certains effets français font de la résistance dans plusieurs régiments. En particulier, la musette d'assaut française modèle 35 servant à transporter le masque à gaz, des outils supplémentaires ainsi que le complément de dotation en cartouches, reste très prisée des Tirailleurs et souvent préférée au havresac US modèle 1928 de nouvelle dotation.



Collection particulière

Or ou argent ? Les boutons et galons dans l'armée de Terre



Train du génie en 1816, collection particulière

L'une des particularités de l'armée de Terre française est que le métal du bouton de ses uniformes varie selon les armes ou les services. Il s'agit en fait de l'héritage d'une tradition qui remonte à l'adoption de l'uniforme par l'armée française sous le règne de Louis XIV vers 1660.

L'énorme quantité de fumée présente sur le champ de bataille due au développement des armes à feu employés en ligne rend nécessaire son adoption pour identifier les unités amies et ennemies. Les ordonnances de Louvois de 1670 puis de 1690 en définissent avec plus de précision la composition. Pour différencier les régiments, un certain nombre de variantes sont adoptées : la position des poches, les couleurs distinctives et le métal du bouton. Celui-ci était en cuivre ou en étain pour la troupe, et doré ou argenté pour les officiers.

Le règlement d'octobre 1786 qui modernise l'uniforme fixe la répartition des attributs et des couleurs distinctives, la moitié des régiments d'infanterie sont dotés de boutons argent et l'autre de boutons dorés. Dans la cavalerie, les dragons et les hussards, le métal du bouton continue à être une distinction régimentaire bien que l'immense majorité des régiments de cavalerie soient déjà dotés de bouton en argent. La Révolution apporte de grands changements dans la tenue de l'armée française. En janvier 1791, les régiments perdent leur appellation traditionnelle et sont numérotés par arme dans l'ordre d'ancienneté. Leurs couleurs distinctives restent les mêmes mais le bouton porte dorénavant le numéro du régiment. Pour se différencier des régiments d'infanterie de la ligne portant un uniforme blanc, la garde nationale de Paris, créée en juillet 1789, est dotée d'une tenue bleue. Leur bouton est doré. Cette tenue, appelé habit national, est portée par la suite par tous les bataillons de volontaires mis sur pied dans toute la France à partir de 1791.

Lorsque la guerre éclate en avril 1792, l'infanterie française est donc divisée en deux types d'unités : les régiments de l'armée royale, habillés en blanc, et les bataillons de volontaires habillés en bleu. En février 1793, il est décidé d'en faire l'amalgame, réalisé un an plus tard en avril 1794. De nouvelles unités, appelées demi-brigade sont créées. Elles sont formées par la réunion d'un bataillon de la ligne et deux bataillons de volontaires.



Infanterie française en 1721 :
Le Royal Champagne : couleur
bleue et poches en long, collection
particulière



Bouton du train de l'artillerie,
collection particulière

Les hommes des 219 nouvelles demi-brigades d'infanterie de ligne adoptent tous l'habit national et donc le métal doré pour ses boutons et ses galons. Les 42 demi-brigades d'infanterie légère, quant à elles, abandonnent le drap vert pour le drap bleu. La coupe de l'habit, à *la Soubise*, est différente de celle de la ligne et celui-ci a des revers et des retroussis bleus. Les régiments d'infanterie légère conservent les boutons d'argent des chasseurs à pied de la monarchie. En 1835, année de leur création, les chasseurs à pied actuels adoptent donc une tenue entièrement bleue et héritent des boutons en argent symbole de l'infanterie légère qu'ils portent encore aujourd'hui qu'ils soient alpins ou mécanisés.

Dans la cavalerie, les choses sont plus compliquées que dans l'infanterie. Les régiments de chasseurs à cheval et de cavalerie de ligne adoptent tous le bouton argent en avril 1791. Les douze régiments de ligne, transformés en régiments de cuirassiers en 1803, le conservent avec une grenade comme attribut. Les dragons adoptent des boutons d'argent en 1791 avec un godron autour du numéro. Mais, sous la Restauration en 1815, ils adoptent des boutons dorés qu'ils conservent jusqu'en 1890 année où il leur fut attribué un dolman et des boutons en argent lisses. Les hussards conservent, quant à eux, des boutons argentés ou dorés selon le régiment. Le bouton d'argent lisse n'est généralisé pour eux qu'en 1873 pour des raisons de simplification. A partir de cette date, toute la cavalerie porte des boutons argent à l'exception des spahis et des écuyers du cadre noir. Pour les spahis, troupes créées en Afrique du Nord en

1830, l'or est un métal beaucoup plus prestigieux que l'argent. Pour rehausser le statut des spahis et faciliter le recrutement, il est décidé de leur attribuer des boutons dorés, contrairement aux chasseurs d'Afrique, de recrutement européen, qui conservent les boutons des chasseurs à cheval dont ils sont issus. La plus récente des subdivisions encore existante de l'arme blindée et cavalerie est celle des chars de combat. Elle est créée au sein de l'artillerie en 1917 avec du personnel originaire de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Lorsque les chars de combat sont versés en 1921 dans l'infanterie, son personnel adopte une tenue s'inspirant de l'infanterie légère car il s'agit d'une arme motorisée. C'est pourquoi, certaines traditions des chasseurs à pied leur sont dévolues : képi en velours, appellation de *chasseur* pour les hommes du rang et bouton en argent. Celui-ci est frappé du sautoir de bombardes broché par un heaume, insigne des chars de combat. Lors de la création de l'ABC en novembre 1942, les chars de combat y sont versés et conservent leur bouton argent.

Celui-ci était également porté par les soldats du train. Jusqu'en 1800 (an VIII) le transport du matériel de l'artillerie est assuré par des sociétés de transport civiles. Mais, avec le système *Gribeauval*, les conducteurs d'attelage sont de plus en plus exposés au feu. C'est pourquoi, Bonaparte Premier consul décide de créer des unités de train d'artillerie militaire. Pour les distinguer des artilleurs, il leur est attribué un uniforme gris de fer à revers bleu foncé comportant le même bouton que celui de l'artillerie mais en argent. Par la suite le train du génie puis celui des équipages militaires, créés respectivement en 1806 et en 1807, adoptent le même uniforme avec des revers en velours noir pour le train du génie et en drap brun pour celui des équipages.

Dans le génie comme dans l'artillerie, il existe donc deux capitaines par unité élémentaire : un qui commande les attelages et l'autre la mise en œuvre du matériel. Face aux problèmes posés par ce double commandement, le train du génie est dissous en 1832 et celui de l'artillerie en 1883. Le service du matériel, créé en 1940, devenu arme en 1976, reprend les traditions de ce dernier et en adopte les couleurs (gris de fer et bleu foncé) et le bouton en argent. Des trois trains, seul subsiste de nos jours le train des équipages dont le personnel porte toujours le bouton argent.

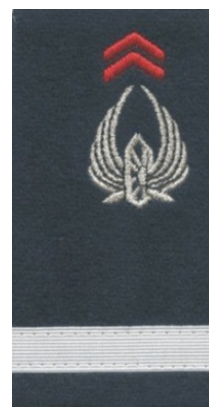
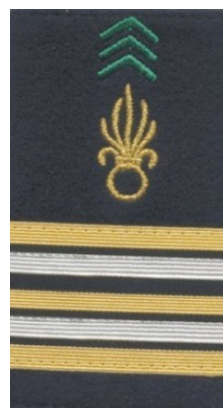


Train d'artillerie en 1801, collection particulière



Uniforme du train des équipages militaires de 1811 à 1914, collection particulière

Le génie, les transmissions, qui en sont issues, et l'artillerie ne portent que le bouton doré au cours de leur histoire. Une règle établie sous la Révolution veut en effet qu'en France le métal or soit réservé aux militaires. C'est la raison pour laquelle, même dans les armes à bouton d'argent, les dragonnes de sabre ont un gland en broderie dorée. Les corps de fonctionnaires habillés doivent, quant à eux, porter des boutons et des galons en argent (police, douanes, pompiers civils, haras nationaux, etc.). La garde nationale réorganisée en 1805 par Napoléon adopte également le métal argent.



Fourreaux d'épaule de différentes armes de l'armée de Terre, collection particulière

La charge héroïque du commandant Bossut



Photo SHD

Né à Roubaix en 1873, Louis Bossut s'engage le 7 juillet 1892 au 19^e régiment de Chasseurs. Nommé brigadier en 1893, il passe maréchal-des-logis en 1894, puis chef en 1895. Il entre à Saumur comme élève-officier en 1898, et en sort sous-lieutenant. Affecté au 22^e régiment de Dragons, il est nommé capitaine en 1909. Ses chefs voient en lui un officier d'avenir, un modèle accompli de « *l'esprit cavalier* ». Bossut est muté au 1^{er} Dragons et part à la guerre à la tête de son escadron.

En 1914, nous en sommes encore au temps des chevaux, et les reconnaissances s'achèvent souvent comme - sous l'Empire - par de furieuses escarmouches avec les *uhlans*, à coups de sabre ou de carabine.

Dès septembre, Bossut est cité à l'ordre du régiment : « *Au combat de Neufchâteau en Belgique, a été tout seul sous le feu de l'ennemi chercher un cavalier de son escadron qui venait d'être blessé, et le 9, au combat à pied devant Mailly, a maintenu son escadron sous le feu de l'artillerie de 6 à 16 heures avec une bravoure admirée de tous* ».

En novembre, il est cité à l'ordre de l'armée : « *Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, ayant eu un MDL/C mortellement blessé, est allé le chercher jusque chez l'ennemi avec un seul homme, l'a ramené après avoir tué un Allemand* ».

Fait Chevalier de la Légion d'honneur au début de 1915, Bossut est encore cité en cette occasion : « *Pendant son séjour aux tranchées, a fait preuve d'une activité remarquable cherchant par tous les moyens à faire des prisonniers. Avec la plus grande bravoure, a commandé plusieurs reconnaissances périlleuses, et tendu des embuscades. A donné à tous l'exemple du mépris le plus absolu du danger* ».

Depuis le début du conflit, le combat a changé. Bossut se bat désormais sans monture, comme un fantassin. Courant 1915, il prend conscience que les jours de la cavalerie traditionnelle sont comptés ; le front est impénétrable et, sans percée, il lui est impossible de remplir sa mission d'exploitation.

La décision vient de l'introduction d'une arme nouvelle qui surprend l'adversaire tout autant qu'elle se joue des obstacles du champ de bataille. Bossut la reconnaît dans le char : le 30 septembre 1916, il obtient sa mutation au 81^e régiment d'assaut, puis il est mis à la disposition du Centre d'Instruction d'artillerie d'assaut, devenant un apôtre de cette arme d'avenir.



Photo SHD

Engagé entre Berry-au-Bac et Juvincourt, lors de l'offensive sur le Chemin des Dames du 16 avril 1917, le chef d'escadron Bossut a l'honneur de conduire 5 groupes de chars sur 8, soit 82 *Schneider* (sur 132). C'est le premier engagement blindé.

Les chars ont mission de percer en direction de la Meuse ; mais l'ennemi, ayant affronté les chars anglais sur la Somme en 1916, a eu le temps de développer une riposte. Une heure avant l'attaque, Bossut fait dire une messe, se servant de son char baptisé « *Trompe-la-Mort* » comme autel. Lancés à moins de 3 km/h sur un terrain bouleversé, les chars peinent. Malgré les avaries (13 en panne) et l'intense barrage d'artillerie (31 endommagés), le reste parvient à franchir trois lignes de défense. L'assaut est finalement brisé ; le système défensif (4 lignes sur 9 km de profondeur) n'a pas été rompu.

Le char de Bossut, touché sur la 2^e position allemande, s'est enflammé, et ce dernier a été tué. Personnage résolument tourné vers le progrès technique, Bossut figure parmi les 271 000 morts de cette offensive.



Photo SHD

Il est cité à l'ordre de la 5^e armée : « *Après avoir donné tout son grand cœur de soldat, de cavalier intrépide, à l'organisation de cette nouvelle arme, est glorieusement tombé en entraînant ses chars dans une chevauchée héroïque aux dernières lignes ennemies* ».

Inconsolable, le général Estienne - théoricien et promoteur de l'« *Artillerie spéciale* » ou « *d'assaut* » - écrira : « *La citation résume et couronne l'admirable vie de soldat d'élite que fut le CDT Bossut, tué à l'ennemi. L'Artillerie d'assaut a fait ce jour-là une perte irréparable* ».



Char Schneider restauré et exposé au musée des blindés de Saumur.
© D.Moutault/Armée de Terre

De la Médaille Coloniale à la Médaille d'Outre-Mer : 186 ans d'opérations !

collection particulière



Devant l'essor des campagnes coloniales à la fin du XIX^{ème} siècle, et afin d'éviter la multiplication des médailles commémoratives, une Médaille Coloniale est créée en 1893, portant sur son ruban des agrafes correspondant aux opérations effectuées depuis 1830. « *Les services de longue durée* » ainsi que le personnel blessé lors de faits de guerre aux colonies ou pays de protectorat n'ayant pas été cité avec attribution de la Croix de Guerre se voient récompensés de la médaille sans agrafe. Enfin, en 1944, il est décidé d'autoriser le port de la médaille avec des agrafes afin de récompenser la participation à des opérations de guerre dans des contrées situées hors de l'empire colonial français. Après avoir été attribuée à plus d'un million de titulaires, la Médaille Coloniale devient en 1962 la Médaille d'Outre-Mer, tout en conservant les mêmes principes d'attribution, encore en vigueur aujourd'hui. Médailles Coloniale et d'Outre-Mer, récompensant indifféremment chefs et soldats, sont la réelle marque de l'engagement de nos forces au plus loin de la métropole, avec une forte résonance de l'histoire. En effet, les agrafes actuelles, sous leurs appellations modernes, sont l'écho des opérations menées il y a un siècle déjà notamment au Sahel, au Sahara, en Afrique occidentale, équatoriale, centrale ou orientale tout comme au Moyen Orient !

Exemples d'agrafes pour la Médaille Coloniale .

ADRAR ; AFRIQUE EQUATORIALE FRANCAISE ; AFRIQUE FRANCAISE LIBRE ; AFRIQUE OCCIDENTALE ; AFRIQUE OCCIDENTALE FRANCAISE ; ALGERIE ; ASIE ; BIR HACHEIM 1942 ; BIR HAKEIM ; CENTRE AFRICAIN ; COCHINCHINE ; COMORES ; CONGO ; COTE D'IVOIRE ; COTE D'OR ; COTE DES SOMALIS ; COTE DES SOMALIS 1940-1941 ERYTHREE ; ETHIOPIE ; EXTREME ORIENT ; FEZZAN ; LAOS ET MEKONG ; LIBYE ; MADAGASCAR ; MAROC ; MAROC 1925 ; MAROC 1925 1926 ; MISSION SAHARIENNE ; NOUVELLE-CALEDONIE ; SAHARA ; SENEGAL ET SOUDAN ; SOMALIE ; TCHAD ; TONKIN ; TRIPOLITAINE ; TUNISIE 1942-43.

Exemples d'agrafes pour la Médaille d'Outre-mer .

CAMBODGE ; LIBAN ; MAURITANIE ; MOYEN-ORIENT ; ORMUZ ; REPUBLIQUE CENTRAFRICAINE ; REPUBLIQUE DE COTE D'IVOIRE ; REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO ; RWANDA ; SAHEL ; SOMALIE ; TCHAD ; ZAIRE.



collection de l'auteur

Le terrain commande

Défilé des Thermopyles, crête de Souville, Amettetaï... **de la possession du terrain peut dépendre la victoire.**

Décider de la possession de l'ensemble

Clausewitz (*de la Guerre*) décrit les conditions pour qu'un terrain soit « *prédominant dans une opération* » : donner une force considérable et menacer les lignes de communication adverses. Le général de Brack note que la meilleure position est celle « *qui donne l'avantage du terrain pour l'attaque et pour la défense et permet l'emploi instantané de toutes nos forces* ».

A l'échelle tactique, une telle position est **un point fort**. Le futur général Monclar précise dans le *Catéchisme du combat* (1940) qu'il « *se compose de vues étendues, d'un champ de tir, d'un obstacle qui ralentit l'ennemi et d'un masque à l'abri duquel on peut se déplacer* ».

Cela peut légitimer l'appellation de **terrain clé** mais aussi l'**effort consenti pour le conquérir**. Les illustrations ne manquent pas, comme l'action de la 9^e compagnie du 4^e régiment de tirailleurs tunisiens (4^e RTT) au Belvédère.

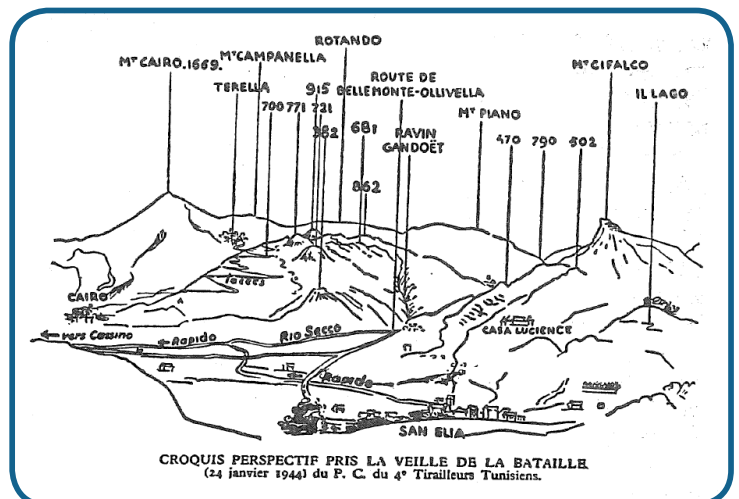
Le terrain clé au prix du sang

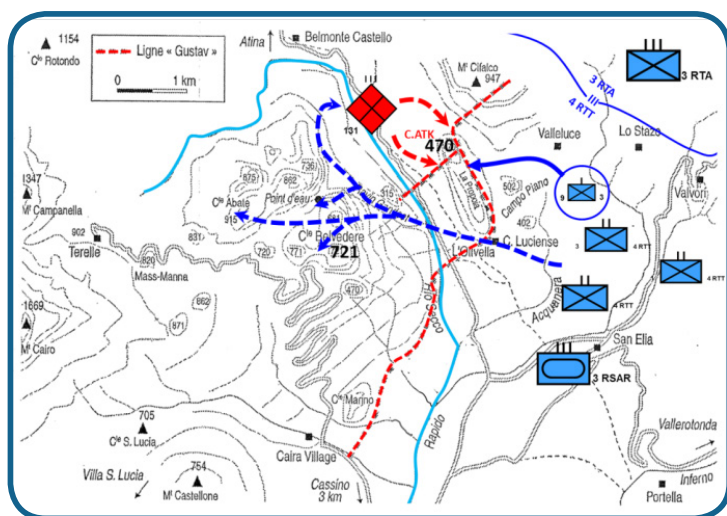
Nous sommes le 25 janvier 1944, au cœur des Abruzzes, en Italie. Le jour se lève face à l'un des bastions de *Gustav*, la ligne de défense allemande. Le promontoire de Cassino commande la vallée du *Liri*, couloir vers Rome. Depuis des semaines, les généraux alliés s'obstinent à lancer contre lui des attaques frontales. Il paraît inaccessible, Rome insaisissable... Le Maréchal Juin s'est livré à une étude approfondie de la zone et parvient à faire valider un concept d'opération pour déborder le verrou, à l'Est, par la montagne. La 3^e division d'infanterie algérienne de Monsabert sera le fer de lance de cette attaque en souplesse, dont la clé est un « *morceau dur, morceau de roi* » : le Belvédère

(cote 721 sur la carte). A ses pieds coule le *Rio Secco*, dans la vallée où l'*Infanterie Regiment 131* attend l'assaut. L'idée de manœuvre est donc de l'attaquer autrement, par la haute vallée via l'*Olivella*, en contrebas du *Cifalco*. Une position clé en domine les approches, un balcon dominant la route de *San Elia* : la cote 470.

Sa conquête est le préalable à l'atteinte de l'objectif et la cristallisation de tous les efforts.

collection particulière





ILS ONT ÉCRIT NOTRE HISTOIRE



JOURNÉE NATIONALE DES BLESSÉS DE L'ARMÉE DE TERRE



23 JUIN 2017

#BLSDay #AvecNosBlessés

